UNIVERSITY OF TORONTO.
KING ALFRED LIBRARY OF HISTORY
FOUNDED BY
GOLDWIN SMITH AND HARRIET SMITH
1901

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/expatriationacad00more

Morel de la Durantaye

EXPATRIATION ACADIENNE

DUE A LA

FÉROCITÉ DES ANGLAIS

I

Les difficultés entre la France et l'Angleterre renaissant sans cesse des pressions de Cour avaient en 1740 allumé fort à l'étourdie une guerre qui fut terminée avec non moins de légèreté par le traité d'Aix-la-Chapelle, dont la rédaction accusait de la part des ministres Français une négligence et même une ignorance impardonnable, qui ne tarda pas à devenir la cause d'une guerre nouvelle sur les Frontières de l'Acadie.

Le Gouverneur du Canada y mit garnison, car la paix dont jouissaient les Acadiens se trouva dès lors complètement troublée.

Ce fut en 1755 que les milices de la Nouvelle Angleterre, dont la jalousie était excitée par l'aisance et les riches cultures de cette colonie, accomplirent cette infâme et cruelle spoliation, qui ternira toujours le nom et l'honneur de l'Angleterre,

et qui malheureusement a plus d'un pendant dans le cours de son histoire.

Pour ne point éveiller l'inquiétude qui aurait pu devenir dangereuse, on convoqua dans chaque paroisse les habitants pour le 5 septembre 1755, sous prétexte d'entendre une importante communication du Gouverneur. Cette ruse n'eut pas partout un égal succès. A Bon-Bassin ce qui était resté de la population acadienne française se sauva en bonne partie de suite dans les bois. Les gens d'Annapolis, habitués de longue date, à chercher dans les forêts un refuge contre les violences de la guerre, n'attendirent pas non plus le dénoument de ce terrible drame, et une partie d'entre eux seulement tomba plus tard aux mains de l'ennemi. Mais dans le district des mines, le plus riche de toute l'Acadie, les Anglais apportèrent un soin et un luxe de précaution qui assurèrent la réussite du complot. Cette population paisible, industrieuse, moins défiante, peut-être, répondit tout entière à l'appel du gouverneur, et ayant été aussitôt cernée secrètement par des troupes, il fut signifié à ces malheureux, qu'ils étaient prisonniers de guerre, que tous leurs biens, meubles et immeubles étaient saisis au nom du Roi, et que le 10 septembre ils seraient tous embarqués pour être dirigés sur les colonies anglaises. Cette affreuse nouvelle tombant comme un coup de foudre au milieu de ces pauvres familles, les frappa de stupeur. Sans

armes, entourés de soldats, écrasés par le malheur, les Acadiens subirent la loi atroce du vainqueur, et le 10 septembre en effet eut lieu la scène lugubre de cette expatriation.

Le 10 septembre le jour fixé pour l'embarquement, un vaisseau de guerre les attendait. Dès le point du jour les tambours résonnèrent dans les villages et à huit heures, le triste son de la cloche avertit les pauvres français que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les soldats entrèrent dans les maisons et en firent sortir tous les hommes, femmes et enfants, qu'on rassembla sur la place. Jusque-là chaque famille était restée réunie ; et une tristesse silencieuse règnait parmi le peuple. Mais quand le tambour annonça l'heure de l'embarquement, quand il fallut abandonner pour toujours la terre où ils étaient nés, se séparer de leur mère, de leurs parents, de leurs amis, sans espoir de les revoir jamais, emmenés par des étrangers, leurs ennemis, dont ils diffèrent par le langage, les coutumes et surtout la religion, alors accablés par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes et se précipitèrent dans les bras les uns des autres, dans un long et dernier embrassement. Mais le tambour battait toujours, et on les poussa vers les bâtiments stationnés dans la rivière. Deux cent soixante jeunes gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier bâtiment, mais ils s'y refusèrent, déclarant

qu'il n'abandonneraient pas leurs parents et qu'ils ne partiraient qu'au milieu de leurs familles. Eh bien ! leur demande fut rejetée ; les soldats croisèrent la baïonnette et marchèrent sur eux. Ceux qui voulurent résister furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre à cette horrible tyrannie. Depuis l'Eglise jusqu'au lieu de l'embarquement, la route était bordée d'enfants, de femmes, qui, à genoux, au milieu de pleurs et de sanglots, bénissaient ceux qui passaient, faisaient leurs tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, leur tendant une main tremblante, qu'ils parvenaient quelque fois à toucher, mais que le soldat brutal venait bientôt séparer.

Les jeunes gens furent suivis par les hommes plus agés, qui traversèrent aussi, à pas lents, cette scène déchirante.

La population mâle fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport, qui attendaient dans la rivière; chaque bâtiment était sous la garde de six officiers et quatre-vingts soldats. A mesure que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfants y furent embarqués, et éloignés ainsi en pleine mer, les soldats chantaient en présence de ce sort si déplorable. Les pleurs de ces pauvres malheureux excitaient leur férocité : ils eurent même beaucoup à souffrir de la part des officiers.

Vengeance, lâche cruauté, implacable cupidité ;

tout se trouve réuni dans cette odieuse exécution, pour en augmenter l'infamie et en faire une des plus honteuses pages de l'histoire d'Angleterre.

Pendant plusieurs soirées consécutives, les bestiaux se réunirent autour des ruines fumantes et semblaient attendre le retour de leurs maîtres, tandis que les fidèles chiens de garde hurlaient près des foyers déserts.

D'après la *Revue des deux mondes* de 1831, le nombre des prisonniers ainsi enlevés dans le district des mines, fut de 4,000 et l'on pût dire que c'était toute la population française, que l'on avait expatriée, car personne ou presque personne ne pût s'échapper.

L'état suivant peut donner une idée de la richesse de cette contrée. On y a brulé quatre mille maisons, cinq mille étables ; on y a pris douze mille bœufs, trois mille vaches, cinq mille veaux, six mille chevaux, douze mille moutons et huit cents cochons.

Les colons américains qui, depuis longtemps, provoquaient cette mesure, se firent concéder ces terres, et ces nombreux troupeaux ne furent point sans être à profit pour quelqu'un, aussi n'avait-on rien négligé pour réussir dans ce canton ; il était plus riche que tous les autres.

Comment ces pauvres gens purent-ils vivre dans les bois et les déserts, par quelle suite d'aventures et de souffrances ont-ils passé pendant de longues années, en présence des spéculateurs auxquels on distribua leurs biens, c'est ce que nous ignorons ; mais ce que nous savons c'est qu'ils eurent à souffrir la faim, le froid, et à se défendre contre les bêtes féroces.

Nous retrouvons une petite paroisse peuplée d'acadiens, debout sur les ruines de leur Patrie, au milieu de l'invasion britannique, mais restant toujours Acadiens français et catholiques comme la protestation invincible de la justice. Les habitants échappés à la persécution anglaise, se réfugièrent dans les bois ; et plus tard vinrent émigrer dans plusieurs endroits sur le golfe St. Laurent.

En dix-sept cent cinquante-cinq, le commandant français s'établi à Beau-Séjour, avec une misérable garnison de cent cinquante hommes, surveillant les mouvements des ennemis : mais les Anglais les surprirent. Les femmes et les enfants parvinrent presque tous à s'échapper et se retirèrent dans les bois ; et le commandant vint bientôt les rejoindre, avec quelques hommes armés. Lorsqu'ils virent les flammes dévorer leurs maisons, le sang bouillonnant des anciens Acadiens se ralluma dans leurs veines, et n'écoutant que leur rage et leur désespoir, ils laissèrent dans les bois les femmes et les

enfants, pour se jeter à l'improviste sur les soldats ennemis, qui rompus par cette furieuse attaque, furent obligés de se rembarquer après avoir perdu quarante-cinq des leurs. Après cette horrible boucherie, le commandant français répartit de son mieux le peu de familles qui restaient. Les unes passèrent dans les iles du golfe, les autres commencèrent sur les côtes, de nouveau à défricher les bois, mais la plupart de ceux qui s'étaient établis sur ces rivages les abandonnèrent encore et se réfugièrent au Canada.

En dix-sept-cent-cinquante-sept il ne resta donc sur les côtes du golfe St. Laurent que peu de familles protégées par leur petit nombre et par l'éloignement des Anglais, et la pauvreté solitaire d'un pays désert.

Quant à ceux de la rivière d'Annapolis, ils se jetèrent tous dansles bois, au premier éveil,car ils étaient habitués de longue date à cette manœuvre ; mais cette fois ce n'était point un orage passager, après lequel on pouvait regagner ses champs, et relever ses maisons de bois. Les Anglais leur firent une guerre opiniâtre. Une partie d'entre eux fut obligée de se réfugier à travers les bois et déserts, où ils furent accueillis par les sauvages et des pêcheurs acadiens dispersés depuis longtemps sur ces côtes, où ils vivaient pauvres et ignorés.

Là, pendant plusieurs années, ils parvinrent à

dérober leur existence au milieu des inquiétudes et des privations, cachant soigneusement leurs petites barques, n'osant se livrer à la culture, faisant e guet quand paraissait un navire Anglais, et partageant avec leurs amis, les Indiens de l'intérieur, les ressources de la chasse et de la pêche.

La forêt vierge reste encore, mais aujourd'hui sous ses ombres vit une autre race différente de mœurs et de langage ; seulement sur le rivage de l'Atlantique triste et couvert de brouillards languissent encore quelques paysans acadiens dont les Pères revinrent de l'exil pour mourir dans leur pays natal.

Dans la cabane du pêcheur, le rouet et le métier sont encore en mouvement, les jeunes filles portent toujours leur bonnet normand et leurs jupes, elles travaillent à la maison et le soir auprès du feu elles répètent l'histoire de l'Evangile tandis, que de ses cavernes rocheuses l'Océan voisin mugit d'une voix profonde et répondant en accents inconsolables aux gémissements de la forêt.

Cependant la persécution s'apaisait enfin comme tous les orages, et ils purent profiter d'une certaine tolérance pour s'installer ouvertement sur les côtes qui leur avait servi de refuge. Ils furent rejoints quelques années plus tard, dans ces gites solitaires et misérables, par une petite portion de ceux que les Anglais avaient enlevés en dix-sept-

cent-cinquante-cinq. Tel a été l'origine de la population Acadienne, en Canada, qui a donné son nom à la paroisse appelée Acadie, dans le comté St-Jean.

Un mémoire de l'Evêque de Québec, daté du trente octobre dix-sept-cent-cinquante-sept, nous apprend le nombre qu'ils étaient, principalement au cap Sable, où un missionnaire catholique les consolait et les soutenait contre les persécutions des Anglais ; et ce même missionnaire avait été demandé par eux qu'ils offraient de payer.

Un certain nombre enfin était encore dispersé en divers lieux, vivant misérablement dans les cantons les plus sauvages.

En dix-sept cent-soixante-trois, on accorda aux Acadiens, qui avaient été transportés dans le Massachusetts, le droit de s'établir sur la côte sud-Ouest de leur ancienne patrie, vers la Baie Sainte-Marie.

Le township de Clare, comté Digby, était alors un endroit escarpé, éloigné de toute habitation et qui n'était accessible que par mer. Les Acadiens qui semblent posséder comme caractère essentiel, une constante énergie toujours prête à recommencer la lutte et le travail sans se décourager jamais, ne tardèrent pas à être transformés, lorsque revint entre leurs mains le triste patrimoine, que

leur accordait la pitié de leurs oppresseurs. Industrieux, laborieux et sobres, ils eurent bientôt défriché les terres, construit des barques pour la pêche, et créé dans ce pays désert une heureuse aisance.

Tous les auteurs s'accordent en effet pour rendre témoignage à la conservation de leur langue, de leur caractère national, et au soin vigilant qu'ils y apportent.

Voici ce qu'écrivait en dix-huit-cent-vingt-neuf Halliburton, qui était juge dans la nouvelle Ecosse : Tandis que les Allemands tendent à se fondre dans la masse de la population Anglaise, les Acadiens demeurent ensemble autant que possible, conservant leur religion, leur langage et leurs mœurs particulières ; ils ne se marient jamais avec leurs voisins protestants. Entre eux ils ne parlent que le français."

DEUXIÈME PARTIE.

La France a été, jusqu'au milieu du siècle dernier, une des plus grandes puissances coloniales du monde. Le moment nous a donc semblé favorable pour présenter au public les recherches que nous publions ici. Il est triste sans doute, pour montrer l'amour propre national, d'avoir à rappeler en abordant un pareil sujet, la douloureuse issue de tentatives qui, à leur début, avaient pu faire con-

cevoir les plus légitimes et les plus brillantes espérances : mais il faut savoir surmonter cette répulsion qu'inspire naturellement l'histoire du malheur et savoir attacher sa réflexion sur ces souvenirs mélancoliques du passé, afin de tirer de nos désastres mêmes d'utiles renseignements, propres à éclairer et à fortifier notre conduite à l'avenir. Nous savons qu'il n'était pas sans intérêt de suivre les français, que nous avons laissés dans nos anciennes possessions, et de montrer ce qu'était devenu leur postérité, à travers les difficultés et les épreuves de la domination étrangère. La France semble avoir oublié en effet, qu'aux époques funestes de son histoire, elle a jadis abandonné des populations considérables, sorties de son sein et restées malgré le malheur des évènements, fidèles à leur origine. Qui se souvient aujourd'hui de l'Acadie, du Canada, de la Louisiane et même de l'île-Maurice, perte si récente ? Qui se souvient de ces lieux illustrés par tant de combats héroïques, et par le patriotisme si dévoué de leurs habitants ? Quoi de plus pénible que de réveiller ces souvenirs de notre ancienne gloire, et de rappeler que c'est la France qui a donné la première l'impulsion à ce grand et merveilleux développement de civilisation dont l'Amérique du nord est aujourd'hui le théâtre, tandis que leur mère-patrie trop insouciante perdait les généreux enfants qu'elle n'avait pas su défendre ? Courageux colons, avec une persistance énergique, qui a défié les persécutions, les séduc-

tions, et l'isolement, ils ont conservé partout, non-seulement la tradition, mais la religion, les mœurs, la langue, l'amour de leur patrie primitive. N'est-il pas temps pour nous de sortir de cette indifférence égoïste dont nous payons si mal ces affections ? Pour ceux qui se préoccupent de la grandeur et de l'avenir du nom français, c'est donc s'occuper de l'avenir même, qui peut être réservé à la race française, que d'appeler l'intérêt et les réflexions sur la question nationale.

DAME A. MOREL DE LA DURANTAYE.

BANISHMENT

— AND —

REMOVAL OF THE ACADIANS

— BY THE —

CRUELTY AND UNFEELING TYRANNY OF ENGLAND.

Difficulties between France and England, consequences of court-intrigues had, in 1740, kindled an heedless war terminated with no less levity by the treaty of Aix-la-Chapelle. The redaction of the treaty exhibited, on the part of the french ministers, such a neglect and unpardonnable ignorance that a new war began very soon after on the borders of Acadia. The governor of Canada placed garrison along the frontiers and the peace heretofore enjoyed by the Acadians ceased to exist.

In 1755, the envy which the prosperity and rich soil of the colony had excited among the militia of New-England brought on this infamous and cruel spoliation, an eternal stain on the name and honour of England, unfortunately not without more than one parallel in the history of the

nation. This iniquitous decision was carefully concealed from the Acadians, not to provoke a suspicion that might have proved dangerous. A proclamation was issued calling on the people to assemble on the 5th of September, 1755, in their different parishes to hear an important communication from the governor. This deceit was not everywhere successful. At Bon-Bassin, part of what had remained of the french Acadian population took at once to the woods. The people of Annapolis, accustomed of old to seek, into forests, a refuge against war cruelties, did not wait for the completion of this horrible catastroph ; a certain number of them only fell into the hands of their foes.

But in the district of mines, the wealthiest of Acadia, good care had been taken to secure the success of the plot. This population, peaceful, industrious and not so suspicious perhaps, responded in a body to the call of the governor and being secretly surrounded by soldiery, they were told they were prisoners of war, and their lands, tenements and household goods forfeited to the crown and, that on the 10th of September, they were to embark for the british colonies.

This awful communication, like a thunderbolt stunned the wretched families. Without arms, surrounded by soldiers, crushed beneath calamity,

the Acadians had to bow to the atrocious law of a triumphant foe; and on the 10th of september, took place the mournful expatriation.

The 10th of september had been fixed upon as the day of departure; a man of war waited for them. At day break, the drums were resounding in the villages, and at eight o'clock the sad ringing of the church bells told the desolate frenchmen that the time had come to leave for ever their native land. Soldiers entered houses, and turned away men, women and children into the market place. Till then each family had remained together, and a silent sadness had prevailed; but when the drums beat to embark; when the time had come to leave the native home for ever, to part with mother, relations, friends, without any hope of seeing them again, to follow strangers that enmity, language, habits and especially religion had made antipathic, crushed beneath the weight of their misery, the exils melted into tears and rushed into each others arms in a long and last embrace. The drum was resounding incessantly and the crowd was pushed on towards the ships ancred in the river. Two hundred and sixty young men were ordered to embark on board the first vessel: This, they refused to do, declaring they would not leave their parents but were ready to embark with their families. Their request was immediately rejected. The troops fixed bayonets

and advanced towards them. Those who tried to resist were wounded and they had all to submit to this horrible tyranny. From the church to the shore, the road was crowded with children and women, who, on their knees, greeted them as they passed with their tears and their blessings, bidding a sad adieu to husband or son, extending to them a trembling hand, they some times could press in theirs, but which a brutal soldier compelled soon to release. The young men were followed by the seniors, who passed through the same scene of sorrow and distress. In this manner, was the whole male population put on board of five transports stationed in the river, each vessel being guarded by six officers and eighty privates. As soon as other vessels arrived, the wives and children were put aboard, and when at sea, the soldiers used to sing, unmindful of such a dreary misfortune. The tears of these poor wretched people excited their cruelty and even they had a good deal to suffer from the officers.

Revenge, mean cruelty, implacable cupidity, every contemptible passion concurs in this odious removal to increase its infamy and brand it as one of the most shameful pages of English history.

During several consecutive evenings, the cattle used to congregate round the smoking ruins as expecting the return of their owners, while the

faithful watch dogs were howling on the deserted hearths.

According to the *Revue des Deux Mondes* of 1831, the number of prisoners thus removed in the district of mines amounted to 4,000, and it may be said that the whole french population had been banished, as nobody or very nearly so could not escape.

The following statement may give an idea of the wealth of that country. Four thousand houses were burned, and five thousand stables ; twelve thousand oxen, three thousand cows, five thousand calves, six thousand horses, twelve thousand sheep and eight hundred pigs were taken possession of.

The American colonists who had since long time, provoked the measures, had the land granted them, and of course the numerous herds were not without any profit to some one ; so, nothing had been neglected to succeed in that canton, the wealthiest of all.

How did these poor people live in the forests and wilderness ? through what succession of dangers and sufferings have they passed, in presence of speculators among whom their lands were divided ? We do not know ; But we are aware of their enduring hunger and cold and defending their lives against wild beasts.

We find a small parish of acadian origin, growing on the ruins of their country, in the middle of British invaders. The population remains yet french acadians and catholics as an unconquerable protest of justice. The inhabitants, escaping from british persecution, took refuge in the woods and later emigrated into several localities on the St. Lawrence Gulf.

In 1755, the french commanding officer stationed himself at Beausejour with a small garrison of one hundred and fifty men, watching the movements of the english, which took the fort by a surprise. The women and children were able to escape and hide away in the woods ; the commander joined them soon after with a few armed men. When they saw the flames destroying their houses, the blood of the old Acadians swelled again their veins, and listening only to anger and despair, they left into the woods wives and children to throw themselves on a sudden on the enemies, who broken by this furious attack, returned to their ships, leaving behind forty-five of their comrades slain or maimed. After this dreadful slaughter, the french officer apportioned the best he could, the few remaining families, some went in the Isles of the Gulf, others began again along the shores to clear the woods ; but the majority of those established on the shores had to take refuge in Canada.

In 1757, there were on the shores of the Gulf

of the St. Lawrence, very few families protected by their small number and by the remoteness of English settlements, and also by the usual poverty of an uninhabited country.

As to those of the river of Annapolis, they threw themselves in the woods at the first suspicion ; as they had for long time been accustomed to such tactic ; but this time, it was not a passing storm after which one could go back to his fields and raise up again one's wooden house. The English made them a lasting war. One portion of the people of Annapolis were obliged to take refuge, through forests and deserts, with the Savages and some Acadian fishermen scattered along the shores where, poor and unnoticed, they earned their lives. There, during several years, they succeeded in concealing their existence amid anxieties and privations, hiding carefully their small canoes, not daring to till the land, watching with apprehension any english sail, and dividing with their friends, the Indians, the supplies due to fishing and hunting.

The wood land remains yet, but to day under its shade lives a race differring in customs and language. It is only on the dreary and misty shores of the Atlantic that vegetate yet a few Acadian peasants whose fathers came back from exile to die in their native land. In the fisherman's cabin, the spinning wheel and the loom are yet in motion.

The young girls wear yet the norman bonnet and petticoat, they work at home and in the evening, near the fire, they repeat the history of the Gospel, while in its rocky caverns, the ocean roars and answers in a disconsolate tune to the groans of the forest.

Meanwhile, like all storms, the persecution subsided, and the Acadians made use of a kind of sufferance to establish themselves openly on the shores that had been their refuge. A few years after, they were joined in these solitary and wretched parts of the country by a small fraction of those transported by the english in 1755. Such is the origin of the Acadian population in Canada, that has given its name to the parish called Acadia, in the county of St-John.

A memorial of the Bishop of Quebec, dated October, 30th 1757, let us know their number especially at Cape Sable where a Catholic Missionary comforted and sustained them against english persecutions, and that missionary had been called by them, offering to defray his expenses.

A certain number was yet scattered in different places living miserably in the remotest cantons.

In 1763, permission was granted to Acadians that had been transported into Massachusetts to establish themselves on the south-west shore of their old country near St-Mary's Bay.

The township of Clare, Digby county, was at the time a steepy spot, remote from all habitation and accessible only by sea. The Acadians who seem to possess as an essential caracteristic, a constant energy, always ready to recommence to struggle and work again without loss of courage, were not long in being changed, when the said inheritance, granted them by the compassion of their oppressors came back into their hands. Industrious, hard-workers, sober, they soon cleared the land, built fishing boats and created in this deserted country a sufficient thrift. All the authors are in accordance in their testimony as to the preservation of the language, national character and vigilance to maintain old customs.

Mr. Halliburton, judge in Nova Scotia has written the following in 1829 : while Germans have a tendency to disappear in the english population, the Acadians live together as much as possible ; keeping their religion, language and peculiar customs. They never intermarry with their protestant neighbours. Among themselves, they speak but french.

SECOND PART.

France has been, till the middle of the last century one of the greatest colonial powers in the world. The moment seems propitious to present

to the public the researches we publish here. It is sad indeed in exhibiting the national character, to call back the painful end of efforts which, at their beginning, raised so legitimate and bright hopes ; but we must overcome the natural repulsion generated by misfortune, and fix our minds on these sad recollections of the pass, to derive from our disasters, useful informations to guide and strengthen our conduct in the future. We know that it is not without concern for us to follow the french people, abandoned in our old possessions and to show what has become of their posterity, through the difficulties and trials of a foreign domination. France seems to have forgotten, that in the dark hours of her history, important populations of her own blood and in spite of misfortune, faithful to their origin, were forsaken by her. Who remembers *to day* Acadia, Canada, Louisiana or even Mauritius, though so recently lost ? Who has any recollection of places illustrated by so many heroic fights and the devoted patriotism of their inhabitants ? It is hard to awaken remembrances of our past glory and to point out that France has been the first to commence this wonderful development of civilisation in North America, while losing through her carelessness, the generous children she did not know how to defend.

Courageous colonists, who with energic perse-

verance, have faced persecutions, seduction and abandon, you have kept everywhere, not only the tradition but also the religion, customs, language and love of your country. Has not the time arrived to depart from that selfish indifference with which we rewarded their affection ? Those to whom the greatness and prospects of France are yet worthy of consideration will understand that to call attention on the national question is to mind the future eventually laid up for the french race.

DAME A. MOREL DE LA DURANTAYE.